

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 297.—SAMEDI, 11 JANVIER 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :
La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



STANLEY

Pour l'article, voir LE MONDE ILLUSTRÉ du 28 décembre 1889

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 JANVIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Les "Entre-Nous" de Ledieu, Par Gonzalve Desaulniers.—Les Bouquineurs et Bouquineuses, par E. Z. Massicotte.—Notes Historiques.—Poésie : La Rafale, par René P. LeMay.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonier.—Nos Gravures.—Voyages extraordinaires : Un Drame dans les Aïrs (avec gravure), par Jules Verne.—Poésie : Je crois, j'espère et j'aime, par Corine.—Jacques de Callière, par Benjamin Sulte.—Primes du mois de Décembre.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la Famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Portrait de Stanley.—Québec : Le monument des braves (chemin Ste-Foye).—L'église de Notre-Dame des Victoires, à Québec.—La dernière neige à Québec.—Portrait de Jacques de Callières.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"ENTRE-NOUS" DE LEON LEDIEU

M. Léon Ledieu vient de publier un gentil volume qui contient, nous ne disons pas ses plus belles, car il en a oublié qui sont des meilleures, mais quelques-unes de ses charmantes causeries qui, sous la forme d'*Entre-Nous*, font les délices des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ depuis six ans.

C'est une bonne idée et si M. Ledieu n'y avait pas pensé, d'autres y auraient sans doute pensé pour lui.

Naturellement, il y a quelques retouches, on a dégagé de ces chroniques tout ce qui, par le caractère local, n'avait qu'un intérêt momentané pour laisser vivre ce qui véritablement vivait et aura tout aussi bien sa raison d'être aujourd'hui que demain ou qu'hier.

Il y a là des pages exquises, pleines d'aperçus pittoresques, exemptes de toute lourdeur et de toute trivialité. On sait que la chronique pêche souvent par ce côté, mais l'auteur des *Entre-Nous* a su éviter cet écueil et sa barque glisse sur une onde sinon tout équilibrée unie du moins toujours limpide.

M. Ledieu n'a pas cru devoir faire de préface. Je suis sous l'impression que le *far niente* en est la cause.

Il a eu tort.

Il nous a privé par là d'un plaisir réel en même temps qu'il a privé son volume de son couronnement. Une préface entraînait avec elle mille souvenirs, mille évocations d'heures oubliées sous l'inspiration desquelles ses causeries se groupaient et j'aurais aimé voir revivre sous une plume aussi habile et aussi délicate, ces moments aimés, ces riens inappréciables qui ne se peuvent traduire pour nous qu'à mesure que le passé, à travers les illusions détruites et les espérances effeuillées, nous en fait goûter la saveur tardive.

Quoiqu'il en soit, son livre tel qu'il est, mérite plus qu'une mention, et ce serait vraiment en méconnaître la portée que de ne l'accueillir que par un compliment banal. M. Ledieu n'est pas un étranger parmi nous, loin de là, et bien que nos us et coutumes aient quelque peu déteint sur lui et qu'il ait su s'assimiler notre manière de vi-

vre, d'un autre côté il a gardé cet esprit gaulois, aux allures franches et hardies, paradoxales même quelquefois, qui lui fait tout d'abord saisir les travers des choses.

Sa plume est gaie, d'une gaieté pétillante ; mordante quelquefois ; amère, jamais. Chez Ledieu, c'est l'esprit plutôt que le cœur qui écrit, et je ne sache pas que sa critique lui ait attiré des ennemis irrécyclables. Quand il frappe, il frappe juste, mais une fois le trait lancé, c'est fini.

Legendre, Fréchette, le lieutenant-gouverneur Angers, E. Evanturel, Paré, J. E. Roy et autres, n'ont pas ménagé leurs compliments à Ledieu.

J'avoue que si je ne sentais pas en moi-même beaucoup de goût pour son œuvre, l'appréciation qu'en font de tels maîtres serait propre à me l'imposer.

GONZALVE DESAULNIERS.

BOUQUINEURS ET BOUQUINEUSES!

Quelqu'un m'aurait dit, il y a un an à peine : "Savez-vous qu'il existe des bouquineuses au Canada, savez-vous que l'on rencontre de mignonnes fillettes faisant, durant l'heure de loisir, une petite collection, soit de manuscrits, de vieux livres, d'estampilles, de monnaies, d'antiquités, etc., et qu'elles réussissent admirablement, car avec leur délicatesse innée et leur flair supérieur, elles découvrent un tas de jolies choses que nous n'aurions su trouver?" Je lui aurais répondu à ce quelqu'un : Monsieur, ou votre esprit voyage dans l'éther azuré, ou bien elle se balade dans l'azur éthéré, ce qui revient au même. Je vous accorde volontiers, que nos Canadiennes sont tout à fait charmantes, qu'elles sont jolies et gentilles au-delà de toute expression, qu'elles sont même musiciennes et ont le goût des arts très développé, c'est très bien, mais qu'elles veulent aussi se mêler de collectionner autres choses que des bouquets de fleurs fanées, souvenirs d'agréables amateurs, ou des romans remplis d'aventures amoureuses, ou des autographes de celui-ci et de celui-là, jamais ! Comment croire qu'elles vont toucher de leurs petites mains blanches, des bouquins poudreux, des manuscrits jaunés ou des piécettes vert-de-grisées ?... C'est incroyable....

Si donc j'avais dit cela, j'aurais eu tort. Il en existe. Et, croyez moi, ce ne sont pas les moins aimables.

Depuis que je m'occupe, entre temps, à servir des notes historiques, des extraits de volumes devenus rares, depuis que j'ai tenté de préserver de l'oubli quelques chansons du pays, j'ai reçu et reçois encore une foule de lettres, ou me demandant des renseignements, ou me priant de poursuivre. Eh bien ! le dirais-je ? parmi mes correspondants sont plusieurs demoiselles qui se font gloire de signer : BOUQUINEUSES. Vous dire ma joie, impossible. Songez donc que la femme a le don de rendre gai, attrayant ce dont elle s'occupe. Savoir que le beau sexe s'intéresse à nos recherches prend part à nos joies et à nos peines, n'est-ce pas assez pour rendre un homme heureux, quand même il serait numismate, bibliophile ou archéologue ? Oui, c'est plus que suffisant, aussi, je saisis l'occasion qui m'est offerte pour les remercier toutes. Cependant, je ne puis comprendre dans ce nombre celle qui a signé : *Une bouquineuse, lectrice du MONDE ILLUSTRÉ.*

Je voudrais lui témoigner toute ma reconnaissance pour avoir bien voulu m'envoyer un manuscrit entièrement copié de sa main, en me priant de le placer dans ma collection. Aussi, me suis-je empressé de me rendre au désir de ma correspondante anonyme. J'ai placé son manuscrit au meilleur endroit et c'est celui qui m'est le plus cher.

* *

Il se fait un réveil. Il semble que monsieur Tout le Monde s'occupe un peu plus de l'histoire de son pays. Les chercheurs, les piocheurs, comme on les appelle, sont bien plus nombreux que jadis. Aujourd'hui, dans plusieurs journaux, on consacre deux ou trois colonnes par semaine, aux petits faits historiques, à la bibliographie et même à la bibliomanie. Parmi ces journaux mentionnons

L'Union Libérale de Québec, car les causeries hebdomadaires de M. Philéas Gagnon sont des plus intéressantes. Sous le titre ANTIQUITÉS CANADIENNES ou *Les petites choses de notre histoire*, il livre aux amateurs une foule de notes, de détails recueillis par lui-même ou par ses correspondants. Si j'étais moins jeune et plus autorisé, je prendrais la liberté de le féliciter, au nom de mes amis, ses lecteurs, mais je laisse la tâche à un de mes aînés. Qu'il sache seulement que nous l'apprécions tous.

* *

Pour terminer, une chanson de Noël canadien ou du moins canadianisée.

Quand j'étais petit, je n'étais pas grand, et ma bonne mère avait l'habitude de m'endormir avec une de ces chansons dont l'air tantôt lent, tantôt vif conserve toujours une certaine mélancolie, un certain cachet de tristesse qui agit sur le cerveau des enfants comme un puissant narcotique.

Parmi celles qui lui servaient à cet usage, je m'en rappelle une surtout, parce qu'elle avait frappé ma jeune imagination. Ecoutez :

Polichinelle a trois grands garçons
Qui se grimpaient après la maison
Ils se grimpaient sans échelle
Que diriez-vous de Polichinelle ?
Ah ! ah !
Polichinelle en crévera,

Polichinelle a-t un p'tit chien
Qui a les pattes fines comme un chatin,
Il danse comme un' demoiselle
Que diriez-vous de Polichinelle ?
Ah ! ah !
Polichinelle en crévera.

Polichinelle a-t un p'tit chat
Il voit pas clair, il attrape les rats,
Il les attrape sans chandelle.
Que diriez-vous de Polichinelle ?
Ah ! ah !
Polichinelle en crévera.

Polichinelle a du tabac
Il en a pour lui et pour ses trois ga..
Il en garde pour le jour de Noël
Que diriez-vous de Polichinelle ?
Ah ! ah !
Polichinelle en crévera,

C'est tout. Elle est bien enfantine cette berceuse, et si vous ne dormez pas.... Vive le nouvel an !

E. Z. Massicotte

NOTES HISTORIQUES

Le 21 octobre 1889, le conseil de ville vote un million pour les améliorations du HAVRE. Ces améliorations comprennent le creusement de tunnels, élargissement de la rue des Commissaires, etc.

LES CARMELITES.—Au commencement de janvier 1875, il y eut assemblée à Pévêché, dans le but d'aviser aux moyens d'avoir à Montréal une communauté de carmélites. MM. juge Coursol, R. Bellemare, l'hon. F.-X.-A. Trudel, Dr Hington, J.-B. Rolland, etc., y assistaient. Mgr de Montréal exposa le projet. Un comité fut nommé pour recueillir des souscriptions ; Mgr Bourget (président honoraire), M. Coursol (président actif). L'hon. M. Trudel et M. A. Desjardins ont donné le terrain pour bâtir le couvent à Hochelaga. C'est une Québécoise, Mlle Frémont, morte carmélite à Rheims, quelque temps avant de revenir au Canada, qui eut l'idée d'établir un monastère de cet ordre ici.

Le Rév. Père SACHÉ (Louis-Césaire), est décédé à Québec, le 24 octobre 1889. Il était né le 23 décembre 1813, à Beaumont-la-Ronce, archidiocèse de Tours (France). Ordonné prêtre le 6 juin 1838, il fut pendant deux ans professeur au séminaire de Tours, puis se sentant appelé à la vie religieuse, il entra, le 18 septembre 1840, au noviciat des Jésuites à Saint-Achoul, près Amiens. Après ses vœux, il demeura deux ans pour perfectionner ses études, puis il partit pour le Canada, où il arriva en mai 1845. Le Père Saché fut recteur du collège Ste Marie, et c'est pendant ce temps que fut bâtie l'église du Gesù. Après un service funèbre à Québec, ses restes ont été transportés au Sault-au-Récollet.



LA RAFALE

SUR L'ALBUM DE M^{lle} L. B. . . .

Le jour s'en va. Voici les ténèbres nouvelles.
Il fait un temps d'orage. Un oiseau vole en l'air,
Luttant contre le vent de ses trop faibles ailes,
Le souffle furieux l'entraîne dans l'éther.

Les nuages au ciel paraissent des denrées.
La nuit sombre s'allume alors que suit l'éclair.
Et l'oiseau fatigué cherche encor des tourelles
Pour s'y blottir et fuir cet ouragan d'enfer !

Après de vous le calme à des douces étranges
Et mes rêves sont purs comme des rêves d'anges
Par vous, de mes douleurs, je puis trouver l'oubli :

Mon cœur est un oiseau que la rafale emporte !
De votre cœur, ô Laure, ouvrez-lui donc la porte
Afin qu'il trouve un gîte et se mette à l'abri.

RENÉ-P. LEMAY.

Québec, 1890.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

« Autour de Saldé, on a groupé pour nous quelques cases de diverses peuplades, cases d'Ouolofs, de Peuls, de Bambaras, cases de forme cylindrique, surmontées d'un cône de paille, quelques-unes simplement faites de branches recouvertes de terre. Et ce qui achève de donner une couleur locale à ces reproductions, ce sont les ustensiles des habitants, leurs calebasses, leur mobilier, leurs nattes, leurs plantations d'alentour ; ce sont eux-mêmes dont on a fait venir quelques échantillons en chair et en os : ici le forgeron, là le tisserand, plus loin le monteur de grigris (ou fétiches), le constructeur de pirogues, le pêcheur, le préparateur du *couscous*, le musicien jouant du *balafon* pour faire danser des *bamboulas*, et surtout ce genre de baladin chantant et guitariste appelé *grillote* qui amuse par ses grimaces ; on a fait venir même, pour garder cet ensemble, des soldats Toucouleurs, des tirailleurs indigènes. Mais on ne parviendra jamais à nous représenter ce monde comme il est chez lui, affreusement cuisinant et sordide ; on ne nous le montrera jamais assez grouillant dans ses cases malpropres et infectes, où pourrit le poisson, où s'étale la viande sèche ; nous avons devant nous toutes les gammes du teint nègre, le noir, le basané, le cuivré, toutes les variétés aussi du costume, le pagne et les verroteries, le *toubé* (qui est leur culotte) et le *boubou* (qui est leur tunique), nous avons ainsi la couleur, mais, grâce au ciel, nous n'aurons pas l'odeur. Et l'on peut même prendre plaisir à voir tisser le coton, à le voir teindre, à le voir broder, à voir façonner des bijoux, fabriquer des hameçons et des dards pour la pêche. D'autres signes d'industrie plus développée nous sont d'ailleurs donnés : outre le commerce de la gomme et la culture de l'arachide, les produits de la colonie sénégalaise sont en état de nous étonner par leur diversité et par l'ingénieux parti qu'ont su tirer les Européens d'un sol avant eux stérile et négligé. On nous montre aussi deux curiosités : la soie végétale et le produit de l'arbre à beurre.

Le dernier village colonial que l'on voit avant le Panorama du *Tout-Paris*, n'appartient pas à une colonie française mais à des possessions de la Hollande. C'est un village Javanais.

Pour donner plus de couleur locale à cette reproduction d'un village des Indes Néerlandaises, il faut l'appeler *Kampong*. On l'a tout entouré d'une clôture de paille. Il s'y dresse deux tourelles couvertes de chaume, avec des murs à bandes blanches et roses, deux maisonnettes avec des toitures surplombantes en forme de vérandas et quelques huttes en bambou ; les bambous et la paille de riz jouent un grand rôle dans ces constructions ; mais il faudrait maintenant des bayadères malaises et des rhinocéros dans le voisinage, mais on ne peut tout avoir en ce monde.

Il est très solennel, le palais du Ministère de la Guerre, et il indique bien ce qu'il est : c'est, par

excellence, un édifice officiel, et à le voir habillé de trophées sculptés, sabres et cuirasses, on devine qu'il est militaire. Un autre indice significatif est la porte de château fort qui le précède, porte flanquée de tours rondes et de murs à créneaux, bordée de fossés et munie de ponts-levis. Cela, sans doute, pour rappeler le temps où l'on ne songeait guère à célébrer l'industrie par des fêtes, où les batailles n'étaient pas scientifiques, où les querelles des peuples ne se tranchaient point encore avec des fusils à répétition et des canons portant à 15 kilomètres. Quand vous avez franchi ce vieux vestige de fortification démodée, notre époque moderne vous apparaît par son goût monumental, son goût pour la symétrie, son goût pour les emblèmes. A droite et à gauche, pavillons d'angle tout pareils, avec des bas-reliefs pyramidaux (du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplant) ; au centre, grand porche à colonnes, faisceaux et panoplies ; sur les lignes de façade, bombes en plâtre, fumantes et prêtes à éclater, casques vides, en plâtre aussi, avec des ailes, pour indiquer l'essor que prend maintenant le génie des armes. Voilà, je crois, des armes parlantes.

A l'intérieur, les curiosités exposées sont de deux sortes : les unes industrielles, les autres historiques ; les premières sont des envois d'exposants ; les secondes proviennent de musées d'artilleries ou de collections militaires. Ce que les exposants présentent là sont naturellement des effets d'habillement, des *fourmitures*, des *engins* perfectionnés et autres échantillons de ce qu'ils savent faire pour équiper les hommes, harnacher les chevaux, armer les forts, armer les navires. Ce qu'on a réuni de vieux *engins*, de vieilles armures, de vieux biscaïens, de vieux soufleurs est infiniment plus amusant à regarder pour tout visiteur qui n'est pas spécialiste, mais simplement amateur de détroques et de bibelots. L'histoire des insignes, celle des uniformes, celle des machines de siège et des projectiles, s'y trouvent plus ou moins complètement reconstituées. Il y a aussi une histoire de l'équitation et de la maréchalerie, figurée surtout par une riche collection de fers à cheval classés siècle par siècle. Des gravures, des peintures, des portraits aident à ces incursions dans le passé. Ainsi, le rétrospectif joue un rôle considérable dans cette exposition militaire, comme dans les expositions du Champ de Mars. Il est remarquable que cette tendance à passer en revue les reliques des anciens temps coïncide avec le déclin où sont tombées les études historiques dans les collèges et la part si amoindrie qui leur est faite dans l'éducation actuelle. Au fond, cela s'explique assez : nous sommes devenus une génération d'imagiers, nous apprenons par les images plus que par les textes, nous aimons mieux voir que lire. C'est plus prompt. Tout tourne au spectacle, même dans les expositions les plus sérieuses, les plus officielles. Dans celle-ci, par exemple, à côté des belles cartes du Dépôt de la Guerre, devant lesquelles la foule ne sait que passer, on a formé une sorte de musée Grévin, qui attire et l'enchanterait bien davantage : c'est une scène de marionnettes immobiles, groupées en tableaux presque vivants, avec les divers costumes de l'armée et dans les différentes attitudes que le soldat prend habituellement.

Il y a le soldat qui salue, le soldat qui fait la popote, le cantinier, l'officier qui fume sa cigarette, l'officier qui lit une lettre ; il est à remarquer que l'officier est complètement sacrifié dans ce tableau, par la physionomie et la tournure qu'on lui a données. L'amusant était de voir circuler, parmi ces figurants qui ne bougent jamais, des artistes occupés à les peindre. »

J. Cronnier

Nous accusons réception du premier numéro du *Courrier Canadien*, journal hebdomadaire, publié par notre collaborateur, M. G.-A. Dumont. C'est une revue essentiellement littéraire, historique et artistique. L'apparence du journal est excellente. Nous souhaitons plein succès à notre confrère.



LE MONUMENT DES BRAVES

Nous publions aujourd'hui une gravure représentant le monument des braves, sur le chemin Sainte-Foye, près Québec. Nos lecteurs connaissent assez ce monument pour que nous les dispensions d'une description.

LA PREMIÈRE NEIGE A QUÉBEC

Cette scène, prise sur le vif, lors de la chute de la première neige à Québec, ne saurait être d'un réalisme plus quintessent, plus zolaïque (selon nos amis de la décadence).

Aucun des acteurs, pas même le compagnon de saint Antoine, ne s'est douté du tour que leur jouait le photographe, qui a saisi le moment précis où le boucher demandait les renseignements nécessaires sur la généalogie et les antécédents du cadavre gisant les *quatre fers en l'air*, tandis que notre brave cultivateur, quoique coupable d'un *porcicide*, répondait avec la plus grande assurance aux questions de son interlocuteur.

Somme toute, c'est un tableau digne de figurer dans la galerie d'un millionnaire de Chicago, la Porcopolis de l'Ouest. ADAM MIZARE.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A QUÉBEC

Ce monument, dont *Le Monde Illustré* donne aujourd'hui une photo-gravure, n'est pas moins remarquable par son antiquité que par les souvenirs, religieux et historiques, qui s'y rattachent. Les origines de la colonie française au Canada, notre passé militaire surtout avec ses attributs de gloire, revivent tout entiers dans ces nobles annales, vieilles de deux cents années et une.

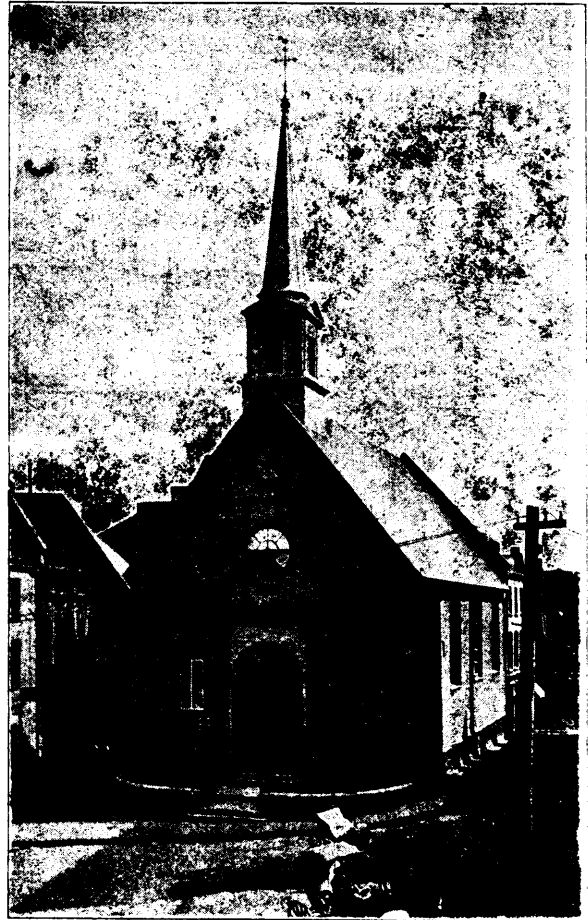
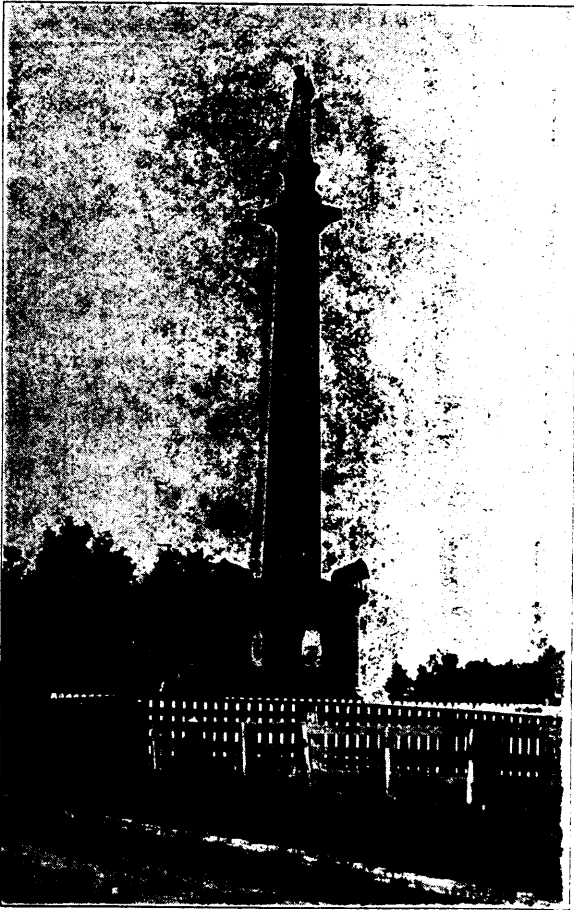
L'église, telle que la représente notre gravure, est le troisième édifice construit sur le même emplacement. C'est en 1688 que fut posée la première pierre d'une première chapelle, par les soins de l'abbé de Saint-Valier, créé évêque et promu coadjuteur de Mgr de Laval. Cette chapelle fut érigée d'abord sous le vocable de l'Enfant Jésus, et comme pour servir de succursale, dans la ville basse, à la cathédrale.

En 1690, lorsque Phipps et ses vaisseaux eurent été repoussés, avec perte, de Québec, la piété des habitants, attribuant à l'intercession de la Vierge Mère cette délivrance presque inespérée, la petite chapelle de l'Enfant Jésus s'appela Notre-Dame de la Victoire.

En 1711, Walker parut à son tour ; nouvelles intercessions et nouveaux succès ; on connaît la catastrophe de l'Île-aux-Œufs, qui sauva la colonie d'un danger imminent. Par reconnaissance, les dames de Québec se rendirent à la chapelle en pèlerinage d'actions de grâces. Ce fut le début de cette pieuse coutume qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Pour cette seconde faveur, non moins signalée que la première, de la chapelle, le zèle des Québécois fit une église qui prit le nom de Notre-Dame des Victoires.

Notre-Dame des Victoires subit les effets désastreux du siège de 1659, elle fut totalement détruite. Sitôt le calme rétabli, l'on songea à sa réédification : cela s'opéra en trente années, de 1765 à 1793. Mais ce fut en 1817 seulement qu'elle fut terminée et livrée au culte avec son ancien éclat. Depuis lors, l'église a subi des améliorations, mais elle n'a pas été rebâtie en entier. En 1836, 1840, 1854, elle échappa à des incendies désastreux, par une protection manifeste de Marie, et l'on est fier de la garder encore, de nos jours, avec tout le respect que l'on porte aux vieilles reliques du temps jadis. J. S.-E.

En octobre 1889, on place à l'église Bonsecours un baldaquin au-dessus de la statue du maître-autel, œuvre de M. Meloche.



QUÉBEC.—LE MONUMENT DES BRAVES (CHEMIN STE-FOYE)

QUÉBEC.—L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES (BASSE-VILLE)

Photographies Vallée—Photo-gravures par Armstrong



LA PREMIÈRE NEIGE A QUÉBEC
Photographie Vallée. — Photo-gravure par Armstrong

A TRAVERS LE CANADA

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Un drame dans les airs

Au mois de septembre 186., j'arrivais à Francfort-sur-le-Mein. Mon passage dans les principales villes d'Allemagne avait été brillamment marqué par des ascensions aérostatiques ; mais, jusqu'à ce jour, aucun habitant de la Confédération ne m'avait accompagné dans ma nacelle, et les belles expériences faites à Paris par MM. Green, Eugène Godard et Poitevin n'avaient encore pu décider les graves Allemands à tenter les routes aériennes.

Cependant, à peine se fut répandue à Francfort la nouvelle de mon ascension prochaine, que trois notables demandèrent la faveur de partir avec moi. Deux jours après, nous devions nous enlever de la place de la Comédie. Je m'occupai donc immédiatement de préparer mon ballon. Il était en soie préparée à la gutta-percha, substance inattaquable aux acides et aux gaz, qui est d'une imperméabilité absolue, et son volume—3,000 mètres cubes—lui permettait de s'élever aux plus grandes hauteurs.

Le jour de l'enlèvement était celui de la grande foire de septembre, qui attire tant de monde à Francfort. Le gaz d'éclairage, d'une qualité parfaite et d'une grande force ascensionnelle, m'avait été fourni dans des conditions excellentes, et, vers onze heures du matin, le ballon était rempli, mais seulement aux trois quarts, précaution indispensable, car, à mesure qu'on s'élève, les couches atmosphériques diminuent de densité, et le fluide, enfermé sous les bandes de l'aérostat, acquérant plus d'élasticité, on pourrait faire éclater les parois. Mes calculs m'avaient exactement fourni la quantité de gaz nécessaire pour emporter mes compagnons et moi.

Nous devions partir à midi. C'était un coup d'œil magnifique que le spectacle de cette foule impatiente qui se pressait autour de l'enceinte réservée, inondait la place entière, se dégorgeait dans les rues environnantes et tapissait les maisons de la place, du rez-de-chaussée aux pignons d'ardoises. Les grands vents des jours passés avaient fait silence. Une chaleur accablante tombait du ciel sans nuages. Pas un souffle n'animait l'at-

mosphère. Par un temps pareil, on pouvait redescendre à l'endroit même qu'on avait quitté. J'emportais 300 livres de lest, réparties dans des sacs ; la nacelle, entièrement ronde, de quatre pieds de diamètre sur trois de profondeur, était commodément installée ; le filet de chanvre qui la soutenait s'étendait symétriquement sur l'hémisphère supérieur de l'aérostat ; la boussole était en place, le baromètre suspendu au cercle qui réunissait les cordages de support, et l'ancre soigneusement parée. Nous pouvions partir.

Parmi les personnes qui se pressaient autour de l'enceinte, je remarquai un jeune homme à la figure pâle, aux traits agités. Sa vue me frappa. C'était un spectateur assidu de mes ascensions, que j'avais déjà rencontré dans plusieurs villes d'Allemagne. D'un air inquiet, il contemplait avidement la curieuse machine qui demeurait immobile à quelques

pieds du sol, et il restait silencieux entre tous ses voisins.

Midi sonna. C'était l'instant. Mes compagnons de voyage ne paraissaient pas.

J'envoyai au domicile de chacun d'eux, et j'appris que l'un était parti pour Hambourg, l'autre pour Vienne et le troisième pour Londres. Le cœur leur avait failli au moment d'entreprendre une de ces excursions qui, grâce à l'habileté des aéronautes actuels, sont dépourvues de tout danger. Comme ils faisaient, en quelque sorte, partie du programme de la fête, la crainte les avait pris qu'on ne les obligeât à l'exécuter fidèlement, et ils avaient fui loin du théâtre à l'instant où la toile se levait. Leur courage était évidemment en raison inverse du carré de leur vitesse... à déguerpir.

La foule, à demi déçue, témoigna beaucoup de mauvaise humeur. Je n'hésitai pas à partir seul. Afin de rétablir l'équilibre entre la pesanteur spécifique du ballon et le poids qui aurait dû être enlevé, je remplaçai mes compagnons par de nouveaux sacs de sable, et je montai dans la nacelle. Les

—Monsieur, je vous salue bien ! me dit-il avec le plus grand flegme.

—De quel droit... ?

—Suis-je ici ?... Du droit que me donne l'impossibilité où vous êtes de me renvoyer !

J'étais abasourdi ! Cet aplomb me décontençait, et je n'avais rien à répondre.

Je regardais cet intrus, mais il ne prenait aucune garde à mon étonnement.

—Mon poids dérange votre équilibre, monsieur ? dit-il. Vous permettez... ?

Et, sans attendre mon assentissement, il délésta le ballon de deux sacs qu'il jeta dans l'espace.

—Monsieur, dis-je alors en prenant le seul parti possible, vous êtes venu... bien ! vous resterez... bien ! mais à moi seul appartient la conduite de l'aérostat... .

—Monsieur, répondit-il, votre urbanité est toute française. Elle est du même pays que moi ! Je vous serre moralement la main que vous me refusez. Prenez vos mesures et agissez comme bon vous semble ! J'attendrai que vous ayez terminé... .

—Pour... ?

—Pour causer avec vous.

Le baromètre était tombé à 26 pouces. Nous étions à peu près à 600 mètres de hauteur au-dessus de la ville ; mais rien ne trahissait le déplacement horizontal du ballon, car c'est la masse d'air dans laquelle il est enfermé qui marche avec lui. Une sorte de chaleur trouble baignait les objets étalés sous nos pieds et prêtait à leurs contours une indécision regrettable.

J'examinai de nouveau mon compagnon.

C'était un homme d'une trentaine d'années, simplement vêtu. La rude arête de ses traits dévoilait une énergie indomptable, et il paraissait fort musculeux. Tout entier à l'étonnement que lui procurait cette ascension silencieuse, il demeurait immobile, cherchant à distinguer les objets qui se confondaient dans un vague ensemble.

—Fâcheuse brume ! dit-il au bout de quelques instants.

Je ne répondis pas.

—Vous m'en voulez ? reprit-il. Bah ! Je ne pouvais payer mon voyage, il fallait bien monter par surprise.

—Personne ne vous prie de descendre, monsieur !

—Eh ! ne savez-vous donc pas que pareille chose est arrivée aux comtes de Laurencin et de Dampierre, lorsqu'ils s'élevèrent à Lyon, le 15 janvier 1784. Un jeune négociant, nommé Fontaine, escalada la galerie, au risque de faire chavirer la machine !... Il accomplit le voyage, et personne n'en mourut !

—Une fois à terre, nous nous expliquerons, répondis-je, piqué du ton léger avec lequel il me parlait.

—Bah ! ne songeons pas au retour !

—Croyez-vous donc que je tarderai à descendre ?

—Descendre ! dit-il avec surprise. Descendre ! Commençons par monter d'abord.

Et avant que je pusse l'empêcher, deux sacs de sable avaient été jetés pardessus la nacelle, sans même avoir été vidés !

—Monsieur ! m'écriai-je avec colère.

—Je connais votre habileté, répondit posément l'inconnu, et vos belles ascensions ont fait du bruit. Mais si l'expérience est sœur de la pratique, elle est quelque peu cousine de la théorie, et j'ai fait de longues études sur l'art aérostatique. Cela m'a porté au cerveau !—ajouta-t-il tristement, en tombant dans une muette contemplation. Le ballon, après



—Monsieur, je vous salue bien ! " me dit-il.—Voir page 293, col. 3.

douze hommes qui retenaient l'aérostat par douze cordes fixées au cercle équatorial les laissèrent un peu filer entre leurs doigts, et le ballon fut soulevé à quelques pieds du sol. Il n'y avait pas un souffle de vent, et l'atmosphère, d'une pesanteur de plomb, semblait infranchissable.

—Tout est-il paré ? criai-je.

Les hommes se disposèrent. Un dernier coup d'œil m'apprit que je pouvais partir.

—Attention !

Il se fit quelque remuement dans la foule, qui me parut envahir l'enceinte réservée.

—Lâchez tout !

Le ballon s'éleva lentement, mais j'éprouvai une commotion qui me renversa au fond de la nacelle.

Quand je me relevai, je me trouvai face à face avec un voyageur imprévu, le jeune homme pâle.

s'être élevé de nouveau, était demeuré stationnaire.

L'inconnu consulta le baromètre et dit :

—Nous voici à 800 mètres ! Les hommes ressemblent à des insectes. Voyez ! Je crois que c'est de cette hauteur qu'il faut toujours les considérer, pour juger sainement de leurs proportions ! La place de la Comédie est transformée en une immense fourmilière. Regardez la foule qui s'entasse sur les quais et le Zeil qui diminue. Nous sommes au-dessus de l'église du Dom. Le Mein n'est déjà plus qu'une ligne blanchâtre qui coupe la ville, et ce pont, le Mein-Brucke, semble un fil jeté entre les deux rives du fleuve.

L'atmosphère s'était un peu refroidie.

—Il n'est rien que je ne fasse pour vous, mon hôte, me dit mon compagnon. Si vous avez froid, j'ôterai mes habits et je vous les prêterai.

—Merci ! répondis-je sèchement.

—Bah ! Nécessité fait loi. Donnez-moi la main, je suis votre compatriote, vous vous instruirez dans ma compagnie, et ma conversation vous dédommagera de l'ennui que je vous ai causé ! Je m'assis, sans répondre, à l'extrémité opposée de la nacelle. Le jeune homme avait tiré de sa houppelande un volumineux cahier. C'était un travail sur l'aérostation.

—Je possède, dit-il, la plus curieuse collection de gravures et caricatures qui ont été faites à propos de nos manies aériennes. A-t-on admiré et bafoué à la fois cette précieuse découverte ! Nous n'en sommes heureusement plus à l'époque où les Montgolfier cherchaient à faire des nuages factices avec de la vapeur d'eau, et à fabriquer un gaz affectant des propriétés électriques, qu'ils produisaient par la combustion de la paille mouillée et de la laine hachée.

—Voulez-vous donc diminuer le mérite des inventeurs, répondis-je, car j'avais pris mon parti de l'aventure. N'était-ce pas beau d'avoir prouvé par l'expérience la possibilité de s'élever dans les airs

—Eh ! monsieur, qui nie la gloire des premiers navigateurs aériens ? Il fallait un courage immense pour s'enlever au moyen de ces enveloppes si frêles qui ne contenaient que de l'air échauffé ! Mais, je vous le demande, la science aérostatique a-t-elle donc fait un grand pas depuis les ascensions de Blanchard, c'est-à-dire depuis près d'un siècle ? Voyez, monsieur.

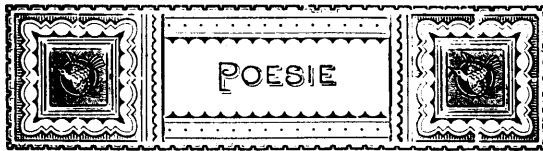
L'inconnu tira une gravure de son recueil.

—Voici, me dit-il, le premier voyage aérien entrepris par Pilâtre des Rosiers et le marquis d'Arlandes, quatre mois après la découverte des ballons. Louis XVI refusait son consentement à ce voyage, et deux condamnés à mort devaient tenter les premiers les routes aériennes. Pilâtre des Rosiers s'indigne de cette injustice, et, à force d'intrigues, il obtient de partir. On n'avait pas encore inventé cette nacelle qui rend les manœuvres faciles, et une galerie circulaire régnait autour de la partie inférieure et rétrécie de la montgolfière. Les deux aéronautes durent donc se tenir sans remuer chacun à l'extrémité de cette galerie, car la paille mouillée qui l'encombraient leur interdisait tout mouvement. Un réchaud avec du feu était suspendu au-dessous de l'orifice du ballon ; lorsque les voyageurs voulaient s'élever, ils jetaient de la paille sur ce braisier, au risque d'incendier la machine, et l'air plus échauffé donnait au ballon une nouvelle force ascensionnelle. Les deux hardis navigateurs partirent, le 21 novembre 1783, des jardins de la Muette, que le dauphin avait mis à leur disposition. L'aérostat s'éleva majestueusement, longea l'île des Cygnes, passa la Seine à la barrière de la Conférence, et, se dirigeant entre le dôme des Invalides et l'Ecole militaire, ils approchèrent de Saint-Sulpice. Alors les aéronautes forcèrent le feu, franchirent le boulevard et descendirent au delà de la barrière d'Enfer. En touchant le sol, le ballon s'affaissa et ensevelit quelques instants sous ses plis Pilâtre des Rosiers !

JULES VERNE.

A suivre

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts, ils en augmentent le nombre par certaines qualités dont ils affectent de se parer. — Mgr GOMME.



JE CROIS, J'AIME, J'ESPÈRE

Je crois, m'ais j'ignore et dis-moi
Si ton amour n'est que silence
Ou si la froide indifférence
M'a pour toujours ravi ta foi.

J'aime, mais hélas, si ton cœur
A murmuré l'adieu suprême
J'aime toujours, j'aime quand même
C'est la mon unique bonheur.

J'espère encore en l'avenir,
S'il me faut un pardon j'espère,
Car la souffrance régénère
Et puis, tu m'as trop fait souffrir.

Ste-Cunégonde.

CORINNE

JACQUES DE CALLIÈRE

Fils cadet de Jacques de Callière et de Catherine Green de Saint-Marsault, le personnage dont nous donnons ici le portrait a dû naître vers 1608. Sa famille, originaire du Limousin, est fixée dans la Saintonge depuis environ cinq cents ans.

On le destina tout d'abord à l'état militaire ; il fut gouverneur du comte de Matignon et s'attacha aussi aux familles princières d'Orléans-Longueville, qui lui procurèrent le commandement de Cherbourg, lieu où il résida, de 1644 à 1662. Nous avons donné le portrait de sa femme dans le MONDE ILLUSTRÉ du 14 décembre.



JACQUES DE CALLIÈRE

Ses œuvres littéraires lui valurent en son temps une réputation assez enviable. C'était un homme d'étude et de pensée. Un auteur nous a conservé l'épithète mise sur son tombeau : "Celui qui, par le glaive de la plume, s'éleva à l'instar de César, repose dans son mérite, en cette antique ville de César." La ville de Cherbourg tire son nom de *Caesariburgus* ou la ville de César.

Il n'y a plus, à Cherbourg, que les savants qui conservent le souvenir de Jacques de Callière. Il est vrai que son nom est écrit sur une rue, mais on ne voit pas même de maisons en cet endroit.

Son fils, Louis Hector, notre gouverneur-général, n'a pas laissé de portrait que nous connaissons. Alors en examinant bien ceux de son père et de sa mère, on pourrait en quelque sorte former une ressemblance, car tous deux avaient les yeux bleus, la peau blanche, les joues roses, et des traits plus mi-gens que grands. Voici, pour Jacques de Callière

ce que le capitaine Henri Jouan m'écrit, après avoir vu sa miniature :

"Teint très clair ; un peu de rouge aux joues, les lèvres bien rouges, les yeux bleus, perruque blonde, eravate blanche, manteau rouge clair, ou plutôt rose, dentelle bordant la cuirasse rouge clair, les clous de la cuirasse et des brassards dorés."

Je viens de recevoir de France des documents nouveaux sur les Callières, surtout une photographie du château que je passerai au MONDE ILLUSTRÉ.

Benjamin Sulte

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de DÉCEMBRE, a eu lieu le 4 janvier, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No. 17,188....	\$50.00
2e prix	No. 16,119....	25.00
3e prix	No. 8,319....	15.00
4e prix	No. 31,092....	10.00
5e prix	No. 1,372....	5.00
6e prix	No. 25,215....	4.00
7e prix	No. 434....	3.00
8e prix	No. 26,155....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

36	5,221	11,838	18,121	23,765	26,620
299	5,241	11,872	18,557	24,120	26,624
538	5,517	12,059	19,002	24,612	26,729
711	6,076	12,381	19,050	24,802	26,974
1,454	6,333	12,457	19,200	24,916	27,013
2,127	6,730	12,599	19,279	25,047	27,119
2,551	6,968	13,521	19,627	25,071	27,909
2,944	7,117	13,661	20,574	25,241	28,597
3,664	7,227	13,972	20,932	25,304	28,754
3,808	8,054	14,178	21,708	25,306	28,894
4,067	8,113	14,969	22,326	25,348	28,952
4,146	8,174	15,979	22,617	25,898	29,087
4,353	9,918	16,346	23,625	25,941	30,143
4,945	9,960	17,590	23,688	26,132	31,663
5,028	11,024				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de décembre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encr rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CHOSES ET AUTRES

—A propos de timbres-poste, voici une nouvelle qui va ravir de joie les collectionneurs de tous les pays. Il y aura l'année prochaine, à Vienne, une exposition internationale de timbres-poste, en célébration du cinquantième anniversaire de l'invention de ces timbres-poste en Autriche.

—La compagnie de Jésus compte actuellement en Autriche 8 collèges, 7 résidences et 4 stations. La province autrichienne compte 296 Pères, 118 scolastiques et 119 frères. Quelques-uns des jésuites de cette province sont issus des premières familles de l'Autriche, de l'Allemagne et de la Pologne.

—Il y a aux Etats-Unis 3,000 femmes-médecins dont les appointements annuels varient de \$5,000 à \$20,000. Le nombre augmente chaque année, et avant longtemps il y aura autant de femmes médecins que d'hommes-médecins. L'Autriche est le

PROVINCE DE QUEBEC.

Département des Terres de la Couronne.

SECTION DES BOIS ET FORÊTS

Québec, 9 novembre 1889.

Avis est par le présent donné, que, conformément aux articles 1334, 1335 et 1336 des Statutes Refondues de la Province de Québec, les coupes de bois suivantes seront mises à l'enchère, dans les salles de ventes du Département des Terres de la Couronne, en cette ville, JEUDI, le 9 JANVIER prochain, à 10 h. 30 m. A. M., aux conditions insérées ci-après, savoir :

Agence de l'Ottawa Supérieur.

Table with columns: Numéro, Localités, Superficie (Milles carrés). Lists various land parcels with their locations and areas.

Localités de coupes de bois.

Table with columns: No., Rivière Ottawa, Superficie (Milles carrés). Lists parcels along the Ottawa River with their respective areas.

Superficie totale... 1203

Agence du Lac St-Jean.

Table with columns: No., Rivière Petite Péribonka, Superficie. Lists parcels in the St-Jean Lac area with their areas.

Superficie totale... 720 1/2

Agence du Saint-Maurice.

Table with columns: Localité, Superficie (Milles carrés). Lists parcels in the Saint-Maurice area.

Agence de Rimouski..

Table with columns: Location, No., canton, Superficie (Milles carrés). Lists parcels in the Rimouski area.

Total... 86 1/2

Agence du Saguenay.

Table with columns: Location, Localisation, Superficie (Milles carrés). Lists parcels in the Saguenay area.

Superficie Totale... 569

Agence de Gaspé.

Table with columns: Location, Localisation, Superficie (Milles carrés). Lists parcels in the Gaspé area.

Superficie totale... 142 1/2

Agence de Granville.

Table with columns: Location, Localisation, Superficie (Milles carrés). Lists parcels in the Granville area.

Superficie totale... 113 1/2

Agence de Bonaventure Ouest.

Table with columns: Location, Localisation, Superficie (Milles carrés). Lists parcels in the Bonaventure area.

Superficie totale... 88 1/2

Agence Saint-François.

Table with columns: Location, Localisation, Superficie (Milles carrés). Lists parcels in the Saint-François area.

Superficie totale... 63

Condition de la vente.

Les locations ci-dessus décrites, suivant leur étendue donnée, plus ou moins, seront offertes en vente, à une mise à prix qui sera fixée le jour de la vente. Ces locations seront adjudgées aux plus hauts enchérisseurs. Le prix d'achat et la rente foncière de la première année, par mille carré, devront être payés, dans tous les cas, avant l'adjudication finale, autrement la vente sera nulle et non avenue. Les locations une fois adjudgées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en vigueur ou qui pourront le devenir plus tard. Des plans indiquant les terrains ci-dessus désignés, sont déposés au département des Terres de la Couronne, en cette ville, et au bureau des Agents, que cela concerne, et seront visibles jusqu'au jour de la vente. E. E. TACHÉ, Assistant-Commissaire T. C. N.-B.—D'après la loi, les journaux nommés à cet effet, par ordre en conseil, sont les seuls autorisés à publier cet avis.

seul pays civilisé qui défend aux femmes d'embrasser la profession médicale. La Russie et la Chine leur donnent permission, et en Italie comme en Roumanie la reine emploie des femmes-médecins.

—Voici encore une application intéressante du papier comprimé; on vient d'essayer la fabrication de tonneaux en pâte de papier.

Cette tentative n'a rien de bien extraordinaire puisqu'on fait déjà des roues en papier, des briques et des bateaux en papier système Tanneguy du Vogau.

Mais où l'invention est originale, c'est qu'on est parvenu avec une sorte d'enduit à donner au papier l'apparence et le vernis de la porcelaine, et l'on a ainsi des tonneaux incassables qui se lavent comme ceux en bois.

—Il est généralement admis que la constitution s'use plus vite dans les pays chauds que dans les pays tempérés, qu'on y vieillit plus vite et que l'on y meurt plus jeune. Si c'est réellement la règle il faut convenir qu'elle est confirmée par de nombreuses exceptions; les centenaires abondent dans la race noire, qui vit plus généralement dans les pays chauds et quelques familles blanches jouissent du même privilège.

Il est mort au Brésil le mois dernier une sage-femme âgée de 125 ans. Elle laisse deux filles, l'une nonagénaire et l'autre octogénaire.

—Très ingénieux les Chinois: Ayant observé que certains poissons passent l'hiver enfouis dans la vase et dans un état complet d'engourdissement, ils en ont déduit une méthode très curieuse pour conserver du poisson. Voici comment ils opèrent: Aussitôt que le poisson est pris, ils l'enveloppent, tout vivant, dans un bloc de terre glaise très humide qu'ils enferment ensuite dans une glacière. Après plusieurs mois, en ouvrant le bloc, on met immédiatement le poisson dans l'eau fraîche, et l'on assiste, paraît-il, à sa lente mais inévitable résurrection. Certains riches Chinois possèdent dans leur glacière plusieurs centaines de poissons conservés de la sorte vivants.

—Voici maintenant l'hiver et, avec lui, les longues soirées, les réunions. On a alors l'habitude d'allumer un grand nombre de bougies; eh bien, n'achetez pour cela que des bougies blanches, celles qui sont colorées contenant presque toujours des substances toxiques et, en particulier, des sels arsenicaux.

Le fait a été constaté l'année dernière: des enfants et des adultes, ayant assisté à une distribution de cadeaux autour d'un arbre de Noël, éprouvèrent des malaises, des vertiges, des vomissements.

L'enquête qui fut faite à la suite démontra que ces accidents devaient être attribués à des bougies de couleur brûlant dans l'arbre de Noël, bougies où l'on constata la présence de l'arsenic.



PROVINCE DE QUEBEC.

Avis au Public.

Vente publique de baux de terrains conférant des droits de pêche.

Jendi et Vendredi, les 9e et 10e jours de Janvier prochain (1890), à 10.30 a. m., dans l'une des salles du Département des Terres de la Couronne, à Québec, seront vendus à l'enchère, des baux de terrains non encore concédés, bordant les rivières à saumon et autres et bon nombre de lacs. Ces baux expireront le 31 décembre 1899.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Département des Terres de la Couronne, Québec. On pourra se procurer gratuitement des listes de ces lacs et rivières en s'adressant au Département des Terres de la Couronne, à Québec.

GEO, DUHAMEL,

Commissaire des Terres de la Couronne. Département des Terres de la Couronne. Québec, 30 Octobre 1889

VARIÉTÉS

Bébé a été privé de dessert, et il pleure depuis deux heures d'horloges.
 Tout à coup il s'arrête.
 — Eh bien ! tu ne boudes plus ? Tu as fini de pleurer ? lui dit sa mère.
 Bébé avec rage :
 — Je n'ai pas fini ! je me repose.

Il y a un moyen infallible de savoir si la sonnette du portique va sonner. Vous n'avez qu'à envoyer promener vos servantes et vous mettre à laver dans la cuisine en compagnie d'une couple d'enfants sales : soyez certaine qu'il vous arrive une visiteuse

Alfred.—Hello ! Tu boites !
 Charley.—En dépouillant ma correspondance, hier, j'ai échappé le compte de mon plombier, qui m'est tombé sur le pied. J'en ai pour quinze jours.

Bizarre ! On appelle "animaux domestiques" ceux qui se font servir par les hommes.

Ami sympathique.—Votre vieil oncle ne vous a rien laissé ? Il me semble qu'il nourrissait pourtant l'idée de vous faire son héritier.

Le neveu, (aigri).—Nourrir l'idée ! Il n'a jamais assez pratiqué l'hospitalité pour pouvoir nourrir quoi que ce soit.

—Mais pourquoi n'avoit pas couru à son secours ? disait un mari resté couché, pendant que sa femme se défendait contre un voleur nocturne.

—Jeune homme, j'ai eu plusieurs fois affaire avec ma femme et je savais que le voleur en aurait assez à découdre sans que je m'en mêle.

Sur le boulevard.
 —Tiens ! vous êtes en deuil ? Qui donc avez-vous perdu ?
 —Moi, je n'ai rien perdu : je suis veuf !

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publié dans son numéro du 15 Décembre 1889 :

Fleurie la Blonde, par G. des Brûlés.—Le Dieu Pepetius, par P. L. Jacob.—Causerie de quinzaine.—Une scène de jalousie, par A. Guillaume.—Boulard et Boulay, par E. Muller.—La bûche de Noël, par A. Dourline.—Le cloître, poésie, par Mme Drut-Fontès.—Science en famille, par L. Balthazard.—L'argonaute, par P. Contrastin.—Correspondance et concours.

Illustrations par De Vigne, A. Parys, Mouchot, L. Coindre, A. Guillaume, J. Duval, Lix, A. Clement, Gaillard, etc.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 551.—CHARADE

Mon Premier est chéri des peintres, des poètes,
 Mon second est aimé de certains animaux :
 Avec mon Tout on est à l'abri des tempêtes,
 Car mon Tout préserve des vents et des eaux.

No 552.—ENIGME

Nous sommes onze enfants d'une même famille :
 Cinq frères et six sœurs, dont trois ont même nom.
 Deux des frères aussi, l'un et l'autre nasille,
 Ont même caractère, enfin nous cherchons-t-on ?
 Pour nous trouver qu'on veuille au fond de sa cervelle
 Prendre pour s'éclairer la plus vive étincelle.

SOLUTIONS

No 549.—Les mots sont : Conjure—Aimer—Parjure—Rêver—Tristesse—Baiser—Jeunesse—Réver—Cruelle—Mourir—Appelle—Souffrir—Poitrine—Toujours—Divine—Amours.

No 550.—On doit disposer les fruits dans l'ordre suivant : 4 citrons, 5 oranges, 2 citrons 1 orange, 3 citrons, 1 orange, 1 citron, deux oranges, 2 citrons, 3 oranges, 1 citron, deux oranges, 2 citrons, 1 orange.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



Si vous voulez avoir une sauce riche pour le dîner du jour de l'An

FAITES USAGE

DU JOHNSTON'S FLUID BEEF

5 CTS NECTAR 5 CTS

CIGARE DE L'UNION

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE,

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL.

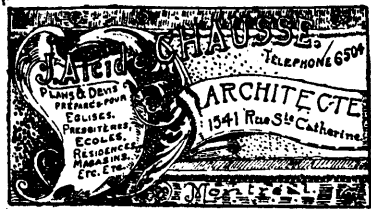
HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese

MONTREAL

Ses lunchs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.



CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien,
 144, rue St-Laurent.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française Hygerine, Collefortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BREBOLS—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et fabricant des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et d'urticaire aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
 No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
 On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1—Pour démangeons de toutes sortes.
 - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
 - Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
 - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
 Saint-Eustache, P.Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

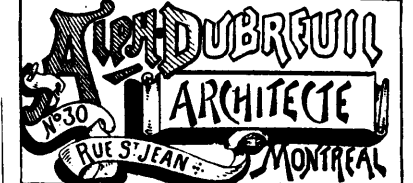
Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries etc. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent. CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO. 69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
 Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
 1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.
 AGENTS POUR LA VILLE
 ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr ; six mois : 10 fr ; Union postale, un an 20 : fr ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

SCIENTIFIC AMERICAN

ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS

Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., who have had over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.
 In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address
 MUNN & CO., Patent Solicitors.
 GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 11 JANVIER 1890

LES

MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

Rapide comme l'éclair, venait de lui traverser l'esprit la pensée de châtier ce misérable, qui déshonorait sa cause ; mais en examinant les physionomies qui l'entouraient, il comprit qu'il ne serait pas approuvé, que même il commettrait une imprudence.

—Eh ! mon général, fit le drôle, cette grillade ne semble pas être de votre goût ! qu'eussions-nous

fait de ce troupeau de nègres, qui serait peut-être allé demain grossier les rangs de nos adversaires ?

Sans répondre à cette apostrophe, M. Mendès tourna les talons et, pensivement, rejoignit la taverne où il avait établi son quartier général ; il commençait à mal augurer des résultats de son entreprise, le pauvre homme, et à cette heure, en voyant de semblables crimes déshonorer la cause à laquelle il s'était donné tout entier, il songeait que sa femme et sa fille n'étaient même pas en sûreté dans la villa où elles restaient seules en compagnie de deux domestiques.

Eveillées dès l'aube, Mme Mendès et sa fille pâles toutes les deux et serrées l'une contre l'autre, avec angoisse, écoutaient le crépitement de la fusillade, que la brise marine apportait jusqu'à la villa.

Depuis trois heures, la bataille avait recommencé, non pas une de ces batailles où la voix du canon résonne à intervalles réguliers, accompagnée de feux de peloton méthodiques et nourris ; c'était une mousqueterie capricieuse qui éclatait soudain, puis des coups isolés, puis le silence, silence terri-

ble et dont l'intensité s'augmentait encore de l'attente de ce qui allait suivre.

De temps à autre, Mme Mendès, le visage inondé de larmes, allait se jeter à genoux devant un grand crucifix pendu au-dessus de son prie-dieu, et là, les mains jointes, les regards attachés angoisseusement sur l'image du Sauveur, elle implorait la miséricorde divine en faveur de son mari : peu lui importait, à elle, qu'il remportât la victoire ! c'était le revoir qu'elle voulait et qu'elle demandait.

Merced, au contraire, ne pouvait admettre que son père ne fût pas victorieux : dans son intelligence naïve, elle avait jugé juste la cause du général et il lui semblait impossible qu'elle ne triomphât pas.

Les traits contractés, les yeux brillants, les narines frémissantes, elle allait sans cesse à une large baie vitrée qui avait sur la ville, braquant dans la direction de Panama une longue-vue, avec l'espoir de découvrir enfin le signal de la victoire.

Une fois maître de la ville, le général devait faire attacher au sommet de la maison du gouvernement une immense banderole ; mais les heures



Vous avouerez que je pourrais débarrasser la société de votre vilaine personne.—Voir page 70, col. 3.

s'écoulaient et la banderole n'apparaissait pas. Tout à coup, vers deux heures de l'après-midi, des détonations formidables retentirent, envoyant jusqu'à la villa des échos terribles.

Pâles, angoissées, les deux femmes se regardèrent.

—Grand Dieu ! s'écria Merced, c'est de l'artillerie, cela... mais mon père n'a pas de canons !...

—Ce sont sans doute les réguliers, murmura Mme Mendès.

Une épouvante passa dans les regards de la jeune fille ; mieux que sa mère, elle se rendait compte des conséquences fatales que pouvait avoir pour l'insurrection une batterie d'artillerie au pouvoir des troupes du gouvernement.

Et, défaillante presque, elle écoutait les détonations qui, maintenant se succédaient à intervalles réguliers.

Soudain, à la porte, un coup timide fut frappé.

—Entrez ! fit Mme Mendès qui, en se retournant, aperçut debout, immobile sur le seuil de la porte, se tenant au chambranle pour ne pas tomber, Joachim.

—Quelle imprudence ! s'écria la bonne dame en s'élançant vers lui.

—Le docteur vous a défendu de faire un mouvement, dit à son tour Merced d'une voix pleine de sollicitude.

Il secoua doucement la tête, qu'un bandeau blanc teint de sang entourait, et répondit :

—Pouvais-je rester là-haut dans ma chambre, tranquille et indifférent, alors que je vous savais ici toutes les deux, seules, tremblantes, inquiètes ?... c'eût été de l'ingratitude... et je ne suis pas un ingrat.

Le voyant devenir plus pâle à mesure qu'il parlait, Merced avança un fauteuil ; le jeune homme s'y laissa tomber.

—Oh ! dit-il avec un inexprimable accent de rage, ne pouvoir courir là-bas pour vous rapporter

des nouvelles !...

En ce moment, une décharge terrible, éclatant brusquement, fit sursauter les deux femmes.

—Qu'est-ce que cela ? murmura Mme Mendès. Joachim prêta l'oreille.

—Si je ne me trompe, répondit-il, ce sont des pièces de marine.

La jeune fille poussa un cri déchirant.

—Ce sont les navires en rade qui interviennent, exclama-t-elle.

Et il se fit un long silence, pendant lequel on entendait les vitres, secouées par la canonnade, trembler dans leurs chassis.

Puis, des détonations d'une autre espèce retentirent, mais celles-là déchirant l'air avec un bruit strident et prolongé.

Joachim, fort ému, dit à ces dames :

—Je reconnais ce bruit-là... ce sont des mitrailleuses !

—Mon Dieu ! s'écrièrent en même temps la mère et la fille, mon Dieu ! protégez-le.

Une demi-heure se passa ainsi, dans des trances mortelles : peu à peu, canons et mitrailleuses s'étaient tus et maintenant on n'entendait plus rien.

Merced ne parlait de rien moins que d'aller à la ville pour chercher des nouvelles de son père, lorsque sur la route retentit soudain la galopade effrénée d'un cheval.

— Sans doute est-ce quelqu'un qui arrive de Panama, murmura-t-elle en courant à la fenêtre.

A peine y arrivait-elle que devant la grille de la villa une voiture s'arrêtait et qu'un homme, sautant à terre, entra en courant dans le jardin.

— Ma mère, fit la jeune fille d'une voix tremblante, c'est M. Giovanni Corda.

A ce nom, Joachim eut un tressaillement par tout le corps et ses sourcils se contractèrent violemment ; puis avec un effort surhumain, il se redressa et, marchant à la jeune fille :

— Mademoiselle, dit-il, vous avez confiance en moi... je vous ai sauvé la vie deux fois... vous me l'avez, à votre tour, sauvée avant-hier en me ramassant sur la route, où ce misérable Landrin, après une comédie indigne, m'avait à moitié assassiné... ce sont là des liens qui, entre gens de cœur, donnent droit à une mutuelle confiance... permettez-moi d'assister, sans être vu, à l'entretien que vous allez avoir avec cet homme.

La jeune fille regarda Joachim, stupéfaite, cherchant à deviner le sens de ses paroles.

— En vérité, balbutia-t-elle, je ne vous comprends pas...

— Ayez confiance, supplia-t-il.

Elle le prit par la main, souleva une tenture qui masquait une porte communiquant du salon dans la salle à manger, et lui dit :

— Mettez-vous là...

Comme elle laissait retomber la tenture, Giovanni Corda entra précipitamment dans la pièce : il était pâle, très pâle, et sur ses traits convulsés un masque de véritable épouvante était posé.

La jeune fille courut à lui.

— Monsieur, murmura-t-elle ! monsieur, nous apportez-vous des nouvelles ?

L'Italien, tout essoufflé encore de sa course, haletant encore d'émotion, répliqua :

— Du courage, mademoiselle ; car les nouvelles que j'apporte sont bien tristes...

Merced jeta un grand cri :

— Mon père est mort !

— Non, mademoiselle... mais il est prisonnier.

Les deux pauvres femmes tombèrent aux bras l'une de l'autre, et, sanglotantes, demeurèrent longuement embrassées.

La première, Merced s'arracha à cette étreinte désespérée, et se retourna vers Giovanni Corda :

— Parlez, monsieur, dit-elle avec un accent brisé, dites-nous ce que vous savez.

Alors, avec un grand abattement dans la voix, l'entrepreneur raconta ce qu'il savait des événements :

Vers dix heures, le général était presque partout vainqueur : ce qu'il restait des troupes régulières—une cinquantaine d'hommes tout au plus—s'étaient retranchés dans le palais du gouvernement, et paraissaient décidés à s'y défendre jusqu'au dernier.

Tout d'abord, le général avait tenté d'avoir raison d'eux par la force en enlevant d'assaut le palais ; mais, bien à couvert, les défenseurs avaient ouvert, sur les premiers qui s'étaient avancés, un feu tellement meurtrier, que la colonne d'attaque s'était repliée en désordre, et que personne n'avait plus osé tenter l'aventure ; ce que voyant, M. Mendès avait changé de tactique et résolu de réduire, par la famine, ceux qu'il ne pouvait réduire par les armes.

Il avait donc fait former, autour du palais du gouvernement, un cordon de troupes assez important et assez serré, pour que nul ne pût entrer ou sortir ; bref, c'était un véritable blocus.

Pendant ce temps-là, quelques-uns des insurgés, s'étant dispersés dans la ville, avaient jugé à propos de piller un magasin de liqueurs ; de ce fait, insignifiant en lui-même, devait sortir la perte du général et du parti séparatiste, victorieux jusqu'à ce moment.

Ce magasin de liqueurs, avait en effet, pour propriétaire, un parent du consul des Etats-Unis, le

quel, immédiatement prévenu, c'était fait conduire, sans tarder, à bord du stationnaire américain, qui croisait en rade avec deux autres bâtiments de guerre de la même nation.

Ceux-ci avaient reçu télégraphiquement ordre de la maison Blanche d'assister, en spectateurs désintéressés, aux événements dont Panama était le théâtre, mais de saisir le premier prétexte—si petit fut-il—d'intervenir en faveur du gouvernement régulier.

Aussi, la plainte du consul produisit-elle immédiatement son effet ; les bâtiments s'approchèrent de la ville qu'ils commencèrent à bombarder ; en même temps, protégé par le feu des batteries américaines, un fort détachement de soldats fut mis à terre avec trois mitrailleuses.

Au pas de course, entraînant à bras d'hommes leur artillerie, les soldats étaient tombés sur les derrières des insurgés, et mettant leurs trois pièces en batterie, avaient, sans sommation, fauché comme des épis les soldats du malheureux général Mendès y Tendura.

Tout ce qui n'avait pas été tué, dès la première décharge, s'était enfui, et le général, après s'être défendu comme un lion, dans une maison où il s'était réfugié, avait été fait prisonnier.

Tout cela l'Italien l'avait raconté en cinq minutes, avec des phrases hachées, tremblantes, entre coupées par les exclamations désolées de Merced et de sa mère.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria la jeune fille en se tordant les mains avec désespoir, qu'allons-nous devenir ?

Mme Mendès, terrassée par ces effroyables nouvelles, était tombée à genoux, et la tête dans les mains, priait avec ferveur.

— Mademoiselle, dit Giovanni Corda, après quelques instants de silence, si je suis venu vous trouver, c'est sur la prière du général.

— Vous avez vu mon père ! exclama la jeune fille.

— J'étais au premier rang de la foule, lorsque ce pauvre M. Mendès est passé escorté par les soldats américains qui l'emmenaient ; il m'a aperçu, et d'un geste suppliant m'a appelé près de lui.

— Allez dire, m'a-t-il murmuré à l'oreille, à ma femme et à ma fille ce que vous avez vu... assurez-les que je suis prêt à supporter avec courage le sort qui m'attend... ajoutez que je leur conseille qu'au besoin je leur ordonne de fuir... je pressens de terribles représailles, et si la mort doit me frapper, je la recevrai avec plus de calme, si je sais les êtres, qui me sont chers, à l'abri de mes ennemis...

Les deux femmes avaient écouté ces mots, tremblantes, retenant les sanglots qui les étouffaient.

Giovanni poursuivit :

— Le général me serra la main en me disant "adieu", et s'éloigna entraîné par les Américains.

L'Italien fit une pause, et ajouta en fixant sur Merced des regards étranges :

— Je suis donc venu me mettre à votre disposition, comme le général m'en avait prié... J'ai à la porte une voiture attelée d'un cheval vigoureux, qui peut nous conduire jusqu'à Obsipo ; là nous prendrons le train de Colon, où nous trouverons bien un bateau en partance pour l'Europe.

Merced avait laissé parler l'entrepreneur, sans même songer à l'interrompre ; ses paroles résonnaient à son oreille comme un bourdonnement vague et confus ; l'esprit de la jeune fille était ailleurs ; tandis que l'Italien était persuadé qu'elle songeait à elle, la pauvre enfant ne songeait qu'à son père.

Mais les derniers mots de Corda la tirèrent de sa triste rêverie ; elle se redressa, et fixa sur lui des regards étonnés :

— Partir pour l'Europe ! murmura-t-elle, vous aussi !... pourquoi ?

— Parce que, répondit-il sans hésiter, parce que je vous aime, et que je veux que vous deveniez ma femme.

La jeune fille fit un pas en arrière, et s'approchant de Mme Mendès qui, toute gémissante, n'avait pas prêté attention à ce rapide colloque.

— Mère, mère, dit-elle avec un tremblement dans la voix, avez-vous entendu ?... cet homme me fait peur...

La pauvre femme se redressa et instinctivement,

sans savoir même ce dont il s'agissait, se jeta entre sa fille et Giovanni Corda.

— Que voulez-vous, monsieur, balbutia-t-elle, et de quel droit vous permettez-vous !...

Un mauvais sourire crispa les lèvres du misérable.

— Je me permettais, madame, répondit-il ironiquement, de demander la main de mademoiselle votre fille... que j'aime... Le général m'ayant chargé de veiller sur vous, ne vous semble-t-il pas que je remplirais ce rôle avec plus de facilité, si quelque lien plus fort que celui de l'amitié m'attachait à vous.

Sans même donner à sa mère le temps de répondre, Merced s'écria :

— Pensez-vous donc, monsieur, que nous n'allons point tout tenter pour sauver mon père ?

La physionomie hypocrite de l'Italien exprima, à ces mots, une douleur poignante.

— Hélas, fit-il en se penchant à l'oreille de la jeune fille, le malheur que je n'osais vous annoncer tout d'abord...

— Vous mentez ? s'écria Merced.

Mais Mme Mendès, le cœur brisé par cette phrase, dont le sens terrible avait apparu nettement à son esprit, venait de s'affaïsser sur elle-même, en poussant un sourd gémissement.

Merced allait se précipiter vers sa mère, lorsqu'elle se sentit saisie par le bras.

Elle se retourna et vit Giovanni Corda, qui d'une main la tenait, tandis que de l'autre, il armait son revolver pour l'intimider.

Sans terreur, elle le regarda droit dans les yeux :

— Je vous ai dit tout à l'heure, que je vous aime, articula-t-il d'une voix sourde, et lorsqu'un homme, tel que moi, à un amour au cœur, tous les moyens, même criminels, lui sont bons, pour faire triompher sa passion... vous allez me suivre... ou sinon...

— Quoi ? demanda Joachim en soulevant la tenture, et en apparaissant armé lui aussi de son revolver.

L'Italien poussa un cri de rage et, abandonnant le bras de Mme Mendès, se précipita au-devant du nouveau venu.

— Antonio ! appela celui-ci.

Brusquement, la porte-fenêtre, qui communiquait avec le jardin, s'ouvrit, et le jardinier se montra, couchant en joue le misérable, avec une carabine à répétition.

La face de Giovanni devint terreuse, et un tremblement lui secoua tous les membres.

— Jetez votre revolver, commanda Joachim.

Les lèvres de l'Italien, convulsées par la rage, proférèrent un blasphème, et sa main laissa échapper l'arme qu'il tenait.

Aussitôt Joachim y mit le pied, et s'adressant au jardinier :

— Mon brave Antonio, dit-il, tu peux te retirer... monsieur et moi nous avons à causer... cependant ne t'éloigne pas, car il pourrait se faire que j'eusse encore besoin de toi, au cas où monsieur ne serait pas raisonnable.

Le jardinier une fois parti, Joachim marcha vers l'Italien qui, ramassé sur lui-même, penaud et furieux, semblait une bête fauve, prête à bondir.

— Mon cher Giovanni, lui dit-il, vous avouerez que je pourrais débarrasser la société de votre vilaine personne... mais versez le sang m'a toujours répugné... rendez grâce à ma répugnance, et allez-vous faire pendre ailleurs.

Puis, voyant que le misérable se préparait à profiter de la permission qui lui était octroyée, il l'arrêta d'un geste.

— Mais ne partez pas cependant sans avoir confessé à ces dames, que vous leur avez menti tout à l'heure, en leur racontant les événements de Panama.

— Je vous jure, balbutia l'Italien, toujours impressionné par la vue du revolver braqué sur lui, je vous jure que les Américains...

— Ont débarqué, nous savons cela, riposta Joachim ; leurs pièces de canon parlent assez fort, pour que nous les entendions d'ici ; aussi n'est-ce point de cela que je veux parler ; je vais même jusqu'à admettre que le général soit vaincu et prisonnier... mais ce qu'il faut avouer, c'est que vous n'avez pas vu le général, c'est que vous ne lui avez pas parlé, c'est que toute cette fable n'avait

pour but que de mettre Mlle Mendès en votre pouvoir.

Voyant que l'autre se taisait, il arma son revolver ; le bruit sec de la gachette délia la langue de l'Italien qui, la tête basse et les lèvres tordues dans un rictus haineux, grommela :

—C'est vrai.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Merced qui, à genoux près de sa mère, lui cria :

—Ma mère !... ma mère ! cet homme a menti... mon père est vivant.

D'un geste brusque, Joachim montra la porte à l'Italien.

—Partez ! ordonna-t-il... et que je ne vous retrouve jamais rôdant par ici, sinon ma colère pourrait être plus forte que ma répugnance, et mon revolver vous enverrait rendre de suite compte au Créateur de toutes nos vilaines actions.

Giovanni Corda fixa sur Joachim un regard sanglant puis, d'une voix sifflante, il demanda :

—Pour parler avec autant d'assurance, qui donc êtes-vous, et quel rôle jouez-vous ici ?

Merced se redressa, et d'une voix vibrante :

—Le rôle d'un ami et d'un protecteur, répondit-il.

L'Italien s'inclina ironiquement.

—Tous mes compliments ; mademoiselle, dit-il ; d'ailleurs la fille d'un révolutionnaire ne pouvait guère mieux faire que de choisir pour ami le parent d'un assassin.

Et, sans en dire davantage, le misérable s'enfuit.

Le bruit de sa voiture, qui s'éloignait grand train, retentissait encore sur la route, que Merced et Joachim se considéraient encore en silence, lui tout pâle des dernières paroles de Giovanni, elle toute surprise, et ayant au cœur un indéfinissable pressentiment que l'ombre, dont elle marchait enveloppée depuis si longtemps, allait enfin se dissiper.

Ce fut lui qui, le premier, prit la parole :

—Ce que vient de dire cet homme appelle une explication... cette explication je vous la dois et je vais vous la fournir.

Suppliante, elle joignit les mains.

—Si ce que vous m'allez dire, monsieur, répliqua-t-elle, a pour but de vous défendre de l'accusation dont ce misérable vous a sali en partant, ne prononcez pas un mot ; tout ce que vous pourriez dire est inutile... sans vous connaître, je sens que vous êtes l'honneur et la loyauté même : par deux fois déjà, j'ai expérimenté que vous étiez le courage... qu'ai je besoin d'en savoir davantage ?

—Laissez-moi vous dire... murmura le jeune homme.

—Non, pas avant que je n'aie achevé, déclara-t-elle avec un trouble évident que trahissait une subite rougeur des joues ; quand je me suis trouvée face à face avec vous, dans cette circonstance terrible de la Culebra, il m'a semblé que ce n'était pas la première fois que votre voix bruissait à mon oreille, et cet écho lointain d'une voix entendue autrefois, a résonné dans mon cœur d'une indéfinissable façon... lorsque, plus récemment encore, vous m'êtes apparu, à la Corrida, risquant vos jours pour m'arracher à la foule furieuse qui m'entourait, ma première impression s'est accentuée encore... et, avant-hier, lorsque revenant du camp de Santa-Ana, je vous ai aperçu, baigné dans votre sang, sur le bord de la route, et que je vous ai ramené ici, il m'a semblé que votre place était dans cette maison, où vous entriez si étrangement.

Il l'écoutait, tout ému, tenu sous le charme de ses paroles, dans lesquelles une tendresse perçait, souhaitant l'entendre toujours parler ainsi.

—Je vous en supplie, dit-elle, si ce que vous avez à me dire peut me prouver que mes pressentiments sont vrais, peut me prouver qu'effectivement nous avons déjà été réunis dans la vie, avant le jour où je vous ai vu pour la première fois... parlez... oh ! parlez vite.

Et, anxieuse, elle attendait la réponse du jeune homme.

—Mademoiselle, dit enfin celui-ci d'une voix basse et profonde, vos pressentiments étaient justes ; le hasard nous a, en effet, réunis avant le moment où vous m'avez vu pour la première fois ; mais vous ne pouviez me reconnaître, car alors vos

yeux ne s'étaient pas rouverts à la lumière... rappelez-vous le *Medway* !

—Vous êtes Jacques Miquet ! murmura-t-elle en l'enveloppant de regards étranges, vous êtes celui dont le souvenir était demeuré dans mon cœur !...

Elle s'arrêta, hésitant à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

Il devina cette hésitation et, suppliant :

—Ne m'interrogez pas, mademoiselle, fit-il très bas, vous m'obligeriez à rougir devant vous, et jamais je ne pourrais vous revoir... plus tard, je vous dirai tout... pour le moment, qu'il vous suffise de savoir que, le soir même de mon débarquement, j'ai été victime d'un meurtre odieux, et que pour ne pas déshonorer le nom que je porte, j'ai préféré me taire...

—Vous m'eussiez donc laissée être la proie de ce misérable, s'écria Merced.

Le jeune homme devint très pâle.

—Je veillais sur vous, mademoiselle, répondit-il ; soyez certaine qu'au moment du danger, vous m'eussiez trouvé entre lui et vous comme vous m'avez vu entre vous et les ouvriers de la Culebra, les furieux de la place Santa-Ana... car, du premier jour où je vous ai vue, Merced, j'ai senti que mon cœur vous appartenait... vous appartierait toujours.

Il lui avait pris les mains et la considérait avec ravissement.

Tout à coup elle tressaillit.

—Et mon père, dit-elle.

—Ayez confiance en celui qui m'a permis de vous protéger et qui m'a protégé moi-même, répondit-il simplement ; je me sens plus fort maintenant, et tout ce qui pourra être tenté pour arracher votre père au sort qui l'attend, je le tenterai.

XXIV—L'HONORABLE MONSIEUR JACKSON JOUE LE ROLE DE LA PROVIDENCE.

Comme l'avait avoué Giovanni Corda, une partie de son récit aux dames Mendès y Tendura n'était qu'une fable destinée à mettre en son pouvoir la fille du général.

Après avoir, la veille, à Colon, joué au bon monsieur Schmidt le tour du billet, trouvé si joli par l'honorable monsieur Jackson, l'Italien avait pris sans tarder le train pour Panama, où il comptait trouver Lorrain ayant accompli la mission dont il l'avait chargé, c'est-à-dire ayant enlevé Mlle Mendès.

Mais en quarante-huit heures, les événements avaient marché ; les insurgés avaient chassé les troupes régulières et étaient entrés en ville, si bien que le complice de l'Italien n'avait pu tenir sa promesse et que Merced était retournée à la villa *Santa Virgen*.

C'est alors que Giovanni avait imaginé de faire piller par quelques hommes à lui, la boutique de ce marchand de liqueurs, dans le but de provoquer l'intervention des États-Unis et de profiter de la défaite du général pour s'emparer de sa fille par la ruse.

On a vu dans le précédent chapitre comment l'intervention de Jacques Miquet avaient empêché ce plan de réussir et comment l'Italien avait dû s'enfuir précipitamment.

À quelque distance de la ville, il modéra l'allure de son cheval et, tout en roulant doucement vers la ville, il tint conseil avec lui-même pour savoir ce qu'il fallait faire et de quel côté il allait diriger ses pas.

Se rendrait-il à Panama pour attendre une occasion nouvelle de mettre ses projets à exécution, ou bien s'arrêterait-il au parti plus sage de se mettre lui et ses banknotes à l'abri de toute revendication, en prenant à Colon le premier paquebot à destination d'Europe.

Après avoir longuement pesé dans son esprit sa passion pour Merced et son amour de l'argent, il se trouva que ce dernier sentiment l'emporta ; aussitôt, tournant bride, il lança son cheval sur la route qui, suivant la vallée du Chagres, gagnait à travers les champs la ligne de chemin de fer.

Il courut ainsi jusqu'à la station d'Obispo, où il espérait prendre le premier train qui passerait à destination de Colon ; il trouva la gare occupée par quelques centaines d'individus à moitié ivres : c'étaient les débris des troupes du général Mendès,

qui avaient abandonné leur chef dès que les mitrailleuses américaines s'étaient mises de la partie et qui attendaient, eux aussi, le premier train venant de Panama. Lorrain, qui les dirigeait, avait pensé qu'avant que la nouvelle de la défaite du général Mendès fût arrivée à Colon, il y avait peut-être "quelque chose à faire" dans cette ville et c'est dans cette idée qu'il avait réuni sous ses ordres les fuyards.

Leur première mesure fut d'interrompre les communications télégraphiques entre les deux villes ; puis le personnel de la gare, qui aurait pu donner l'alarme, ayant été assassiné, on attendit le train qui ne tarda pas à se présenter.

Dès qu'il fut à la station, quelques hommes démolirent la voie du côté de Panama, tandis que d'autres massacraient le chauffeur et le mécanicien ; puis tout le monde embarqua et le train continua sa route.

Il était deux heures du matin lorsqu'on arriva à Colon ; aussi fut-il facile à Landrin et à ses hommes de s'emparer des monuments publics et de s'y barricader ; le lendemain, lorsque la ville apprit ce qui s'était passé, ce fut une stupeur ; mais comme on n'avait reçu aucune nouvelle depuis l'avant-veille, c'est-à-dire depuis le jour où le général était considéré comme victorieux, les habitants se tinrent coi, persuadés que le parti de la révolution l'emportait décidément.

Néanmoins, au bout de quelques heures, un express à cheval arriva de Panama apporter aux autorités la nouvelle des événements qui s'étaient passés la veille et annonçant l'arrivée d'une troupe de soldats réguliers.

Immédiatement l'attitude des habitants changea, et les hommes chargés par Landrin de recueillir à domicile l'impôt précuriaire dont il avait frappé la ville, éprouvèrent une résistance telle qu'ils revinrent rendre compte à leur chef de l'inutilité de leurs efforts.

L'ex-communard entra dans une rage épouvantable, et tout de suite il raconta à ses compagnons de quelle manière la commune de Paris avait salué l'entrée des "Versaillais" dans la capitale.

—Ah ! nous leur avons fait des feux de joie ! gronda-t-il d'une voix furieuse.

—Ce qui était bon à Paris peut être également bon à Colon ! crièrent-ils tous à la fois.

Rapidement en quelques mots, ils se partagèrent la besogne ; puis ils se séparèrent par groupes dont chacun gagna le lieu qui lui était assigné.

Un quart d'heure plus tard, l'hôtel de la municipalité flambait ; la population s'élançait au dehors en entendant les incendiaires eux-mêmes crier "Au feu !" et pendant que les malheureux habitants abandonnaient leurs logis pour combattre l'incendie, les bandits jetaient chez eux des bidons de pétrole.

Bientôt, de toutes parts, le même cri sinistre retentit, et des luttes horribles s'engagèrent entre ceux qui voulaient défendre leurs habitations et les gredins qui s'efforçaient d'y mettre le feu ; l'incendie se développait avec une rapidité effrayante dans cette ville presque entièrement bâtie en bois et, vers le milieu de la journée, la moitié de Colon était la proie des flammes.

Quand la ville ne fut plus qu'un immense brasier, les incendiaires se transformèrent en filous et le pillage commença.

Quelqu'un de fort contrarié, c'était l'honorable M. Jackson ; comment lui, que son flair et sa prévoyance avaient poussé à quitter Panama au bon moment, comment n'avait-il pas prévu que le séjour de Colon deviendrait dangereux ?

Tout d'abord, pensant que sa qualité de citoyen des États-Unis pourrait être pour lui une sauvegarde, il avait arboré à sa fenêtre le drapeau étoilé, mais il n'avait pas tardé à avoir plus de confiance dans la solidité des barreaux dont les portes et les fenêtres étaient garnies que dans le pavillon américain.

Cependant les barreaux tout en fer qu'ils fusent, étaient impuissants à protéger la maison contre l'incendie ; aussi M. Jackson, en homme de précaution, ouvrit-il le coffre-fort et en vida le contenu dans la valise, qui contenait déjà les valeurs transportées par lui de Panama à Colon. Cela fait et le coffre-fort refermé, il alla à une petite porte percée dans une encoignure du cabinet ;

cette porte donnait sur un escalier de service qui communiquait avec le sous sol, où il arriva après avoir descendu une trentaine de marches.

Comme il refermait la porte du caveau, il entendit dans la rue des clameurs épouvantables, accompagnées de grands coups assésés contre la porte.

—Il était temps, pensa-t-il.

Il chercha dans une de ses poches un panatella, qu'il alluma et duquel il se mit à tirer philosophiquement d'énormes bouffées, en attendant les événements.

—Pourvu qu'ils précipitent les événements ! murmura-t-il en songeant que s'il fallait demeuré longtemps bloqué là-dedans, il courait le risque de mourir de faim, car il manquait totalement de provisions de bouches.

Puis il songea que, s'il n'avait pas de quoi manger, il avait du moins de quoi boire dans l'armoire de feu ce bon M. Schmidt où étaient rangées une vingtaine de bouteilles de porto excellent.

—Bas ! fit-il en prêtant l'oreille au bruit de la rue, j'ai le temps de monter chercher cela.

Lestement, il gravit les marches et, en cinq minutes, se trouva contre la petite porte qui donnait accès dans le cabinet ; comme il mettait la clef dans la serrure, il s'arrêta net, entendant de l'autre côté du mur un bruit singulier : c'était le grincement d'une lime sur un objet de fer ou d'acier.

—Oh ! oh ! murmura l'Américain, on dirait que quelqu'un "travaille" mon coffre-fort !

Et tout de suite la pensée lui vint d'intervenir ; même il sortit à moitié son revolver. Mais il songea tout à coup que la caisse était vide, puisqu'il avait transporté dans le sous-sol la valise qui contenait toutes ses valeurs, et il laissa l'arme dans sa poche.

Seulement, doucement, sans bruit, il entr'ouvrit la porte et, à l'imperceptible entrebâillement, il colla son oeil : il aperçut alors, accroupi sur le plancher, lui tournant le dos, un individu qui, armé d'un ciseau-à-froid, s'escrimait contre la caisse.

—Eh ! eh ! pensa l'Américain, tu perds ton temps, mon camarade.

L'individu, en ce moment, se retourna un peu pour ramasser la lame posée à côté de lui.

—By God ! grommela l'honorable M. Jackson, c'est Giovanni Corda !

C'était, en effet, l'entrepreneur qui, venu à Colon en compagnie de Landrin et de sa bande, avait assisté, sans y prendre part, au commencement d'incendie de Colon ; puis, soudain, la vue du pillage en règle auquel se livraient les incendiaires avait fait éclore dans sa cervelle peu scrupuleuse une idée géniale : il avait vu dans le journal l'annonce de la mort de ce bon M. Schmidt ; il croyait, d'un autre côté, l'honorable M. Jackson toujours à Panama ; donc, la maison de la banque se trouvait seule, abandonnée certainement par les employés et exposée à être dévalisée par les partisans de Landrin.

Et tout de suite, avec une logique irréfutable, l'Italien pensa que, dévalisée pour dévalisée, il était préférable que la banque le fût par lui que par les autres.

Aussi, courut-il sans perdre de temps à Front-Street ; comme il s'y attendait, la porte grillée était fermée et les fenêtres, protégées par leurs forts barreaux d'acier, n'aurait pas permis à une belette de se glisser à l'intérieur.

Sans se décourager nullement, l'entrepreneur contourna la maison et vint s'arrêter devant la petite porte donnant sur une ruelle et qui servait de passage aux employés et aux domestiques ; dans sa précipitation de courir aux nouvelles—après le départ des employés, sortis à l'heure de midi pour déjeuner—le garçon de bureau avait négligé de donner un tour de clé à cette porte ; et comme, vu les événements, personne n'avait osé revenir à la banque, il s'en suit que l'accès de la maison était libre de ce côté.

L'Italien, que souvent le bon M. Schmidt avait fait passer par cette porte pour éviter qu'il se rencontrât avec quelque autre client l'Italien comme disait admirablement les autres ; d'un pied léger, il gravit le petit escalier, le même que venait de descendre M. Jackson quelques instants auparavant, et arriva dans le cabinet en ouvrant la petite

porte contre laquelle l'Américain était maintenant en embuscade.

Homme de précaution, Giovanni Corda avait emporté, dissimulés sous son vêtement, les instruments dont il pensait avoir besoin ; mais, depuis un quart d'heure qu'il était là, c'est en vain qu'il s'acharnait contre la caisse... ce bloc d'acier s'obstinait à demeurer impénétrable.

Un moment, le travailleur s'arrêta, s'épongea le front et grommela entre ses dents :

—Il faut pourtant que j'y arrive... ce serait trop bête que de laisser à cet honorable M. Jackson la commission de cinquante mille piastres que m'avait extorquée ce bon M. Schmidt.

Et il ajouta, avec un ricanement :

—Vieux filou ! va...

Puis il se remit au travail.

L'œil toujours collé à l'entrebâillement de la porte, M. Jackson s'amusait énormément, si énormément même que, fait unique peut-être dans toute son existence de fumeur, il avait laissé éteindre son cigare.

—By God ! pensait-il avec une lueur joyeuse dans les prunelles, rien n'est amusant comme de voir un voleur volé !...

Soudain, dans l'escalier, au-dessous de lui, il entendit un bruit de pas qui montaient, mais avec hésitation.

—Qu'est-ce que cela, encore ? murmura-t-il en armant son revolver ; mais ses regards, tombant par hasard sur un placard entr'ouvert qui servait à ce bon M. Schmidt pour serrer ses vêtements de bureau, il s'y glissa tant bien que mal, non par peur, mais par curiosité, ayant le pressentiment que quelque chose de drôle allait se passer.

Il était à peine dans sa cachette que dans la cage de l'escalier une tête d'homme parut, tête effrayante, aux cheveux incultes, à la barbe inculte, aux traits convulsés, à l'œil sanglant.

L'homme s'arrêta et écouta.

—Où diable ai-je vu ce particulier-là ? pensa M. Jackson.

Et, s'aplatissant contre la muraille, il tira le plus possible à lui la porte du placard, tellement le masque du particulier était peu rassurant.

Cependant les yeux de l'homme se fixèrent sur la porte du cabinet, à travers laquelle arrivait le bruit du "travail" de Giovanni Corda.

—C'est là ! grommela l'homme d'une voix rauque, avec un éclair sinistre dans les yeux.

Il monta les quelques marches, se trouva sur le palier, avança sur la pointe des pieds jusqu'à la porte.

—Pourvu qu'il ne se soit pas enfermé, murmura-t-il.

Il mit la main sur le bouton ; le bouton tourna et la porte s'entr'ouvrit.

—Je le tiens, gronda-t-il à mi-voix.

Il vérifia les cartouches du revolver qu'il tenait à la main et entra.

Au bruit qu'il fit en refermant la porte, Giovanni Corda se redressa d'un bond et poussa un cri :

—Pierre Miquet !

—Oui, fit l'autre en s'avançant vers l'entrepreneur, Pierre Miquet qui t'a suivi et qui te trouve enfin.

L'entrepreneur avait lâché la pince qu'il tenait à la main et sa main chercha son revolver sous son vêtement,

—Que me veux-tu ? demanda-t-il lorsque ses mains eurent rencontré la crosse de l'arme.

—Je veux te tuer.

—Me tuer ! ricana l'Italien... en vérité ! comme ceja... tout simplement... sans raison...

—Sans raison !... grommela Pierre... tu te trompes... je te hais du jour où je t'ai rencontré et où ta duplicité m'a rendu plus infâme que je n'étais... sans toi, bien des choses que j'ai faites ne seraient pas faites.

—Pierre Miquet s'aperçoit maintenant qu'il a une conscience, répliqua l'Italien, gouaillard ; en vérité c'est un peu tard.

L'autre eut un rugissement, auquel l'entrepreneur répondit par un haussement d'épaules.

—Tiens, dit-il, veux-tu que je te dise ce qui en est ? Eh bien ! en m'apercevant dans les rues de Colon, tu t'es dit que peut-être moi, pas bête, j'avais découvert un coup à faire, et alors tu as suivi

ma piste, comme les chacals suivent, dans le désert, la piste des fauves, pour dévorer les carcasses de leur proie... la vérité, la voilà. Eh bien ! écoute, je suis bon prince ! il y a là-dedans assez pour nous deux... faisons la paix et travaillons ensemble à éventrer ce joujou là.

Ce fut au tour de Pierre d'éclater de rire.

—La moitié te suffirait peut-être à toi, répliqua-t-il, mais à moi, c'est le tout que je veux.

Et ajustant l'Italien, il fit feu deux fois.

L'autre, pressentant l'intention de son ennemi, s'était jeté à plat ventre, si bien que les balles allèrent se nicher dans la muraille.

Se redressant d'un bond, Giovanni ajusta Pierre et tira.

Pierre poussa un cri de rage et de douleur ; la première balle l'avait manqué, mais la seconde lui était entrée dans la cuisse.

—Ah ! gredin ! hurla-t-il... J'aurai ta peau quand même.

Et se jetant sur l'Italien, l'un après l'autre il lui lâcha, à bout portant, les quatre coup qui lui restaient.

A la dernière balle, Giovanni Corda, le poignet droit fracassé, laissa échapper son revolver.

Pierre Miquet voulut le ramasser, mais l'Italien eut la présence d'esprit d'envoyer un coup de pied qui rejeta l'arme tout au bout de la pièce.

En même temps, il se ruait sur son adversaire, la main gauche armée de son terrible couteau napolitain.

Miquet, d'un bond de côté, évita son attaque, et quand l'Italien se retrouva face à face avec lui, il brandissait lui aussi un poignard d'aspect redoutable.

Et tous deux, à trois pas l'un de l'autre, muets, haletants, se guettant des yeux, attendaient le moment favorable de bondir.

Enfin Giovanni, se ramassant sur lui-même, le buste en avant, les jarrets repliés, s'avança insensiblement, prêt à se ruer en avant, comme aussi à éviter par un saut ou par un de ces déhanchements familiers à ses compatriotes, la pointe de son ennemi.

Soudain, Pierre Miquet crut avoir trouvé l'occasion de frapper, et il s'élança.

Mais l'Italien, par un simple mouvement, esquiva le coup et ce fut Pierre qui reçut une longue estafilade.

Il se recula pour préparer une nouvelle attaque ; Giovanni fit de même pour prendre son élan.

Mais, tout à coup, ils se redressèrent en même temps, oubliant comme d'un commun accord leur terrible bataille ; depuis qu'ils étaient là, tous les deux, tout entiers à leur haine, ils n'avaient point fait attention au tumulte dont la rue s'était remplie, aux hurlements qui avaient éclatés sous les fenêtres de la maison de banque, et voilà que, ainsi que par enchantement, le silence s'était fait. Mais eux étouffaient, et un picotement douloureux brûlait les muqueuses de leurs paupières.

—Diavolo ! murmura Giovanni, je crois qu'on nous enfume ici.

En effet, des filets de fumée, filtrant par le plancher, tourbillonnaient dans le cabinet.

Pierre courut à la petite porte par laquelle il était entré et essaya de l'ouvrir ; elle résista, et fortement, car elle venait d'être verrouillée, en haut et en bas, par l'honorable M. Jackson.

Ensuite de quoi, le banquier avait rallumé un cigare et était descendu philosophiquement dans la cour, peu soucieux d'assister à l'égorgeement de ces deux scélérats.

Miquet poussa un juron formidable et revint vers Giovanni, qui avait cherché, lui aussi, à s'enfuir, mais par le grand escalier ; la porte à peine ouverte, avait donné passage à des panaches de flammes et de fumée : l'escalier n'était plus qu'une fournaise.

—Imbécile ! s'écria l'Italien en frappant du pied désespérément, j'avais bien besoin de venir me prendre dans cette souricière, comme si je n'avais pas assez d'argent !

En entendant ces mots, Pierre poussa un éclat de rire effrayant.

—Ah ! tu as de l'argent ! s'écria-t-il... en ce cas, part à deux et hors d'ici !